

ETC



Young German Artists

« Nouvelle peinture allemande », Carré d'Art, Musée d'art contemporain de Nîmes — du 11 mai au 18 septembre

Maïté Vissault

Number 70, June–July–August 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35214ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vissault, M. (2005). Review of [*Young German Artists* / « Nouvelle peinture allemande », Carré d'Art, Musée d'art contemporain de Nîmes — du 11 mai au 18 septembre]. *ETC*, (70), 74–78.



LE CARRÉ D'ART Nîmes YOUNG GERMAN ARTISTS

«Nouvelle peinture allemande», Carré d'Art
Musée d'art contemporain de Nîmes – du 11 mai au 18 septembre

e Carré d'Art de Nîmes présente cet été une exposition traitant de la jeune peinture allemande. Sujet intéressant à différents points de vue, tout d'abord parce qu'il permet de considérer l'un des nouveaux phénomènes de la scène artistique contemporaine à l'aune d'une tradition nationale, et ensuite parce qu'il s'inscrit dans le concert des grandes manifestations d'envergure internationale consacrées au supposé retour de la peinture, ces dernières années¹. Justifié ou non, l'évènement se situe d'un côté dans le cadre d'une tendance – pour ne pas dire mode – institutionnelle, particulièrement prolifique depuis l'élargissement de l'Europe à 25 et l'engouement pour la globalisation, qui consiste à monter des événements consacrés à un pays ou un groupe culturel : dernièrement, ce fut par exemple le tour de l'art des pays d'Europe de l'Est, des Balkans et même de la Chine. De l'autre, il participe à la consécration muséale de l'enthousiasme récent du marché de l'art pour cette jeune génération d'artistes allemands recrutés directement à la sortie des Écoles des Beaux Arts – Leipzig, Dresde, Hambourg – et des ateliers – Berlin, Cologne. «Nouvelle peinture allemande» fait ainsi débat sur le caractère international d'un groupe d'artistes affublés d'un qualificatif national, enregistre le phénomène et en interroge la pertinence contemporaine vis-à-vis de l'histoire de l'art et du marché.

Bien que ces « jeunes artistes allemands » représentés dans l'exposition du Carré d'Art soient nés, vivent et

travaillent dans des lieux bien différents, voire étrangers, c'est la scène artistique berlinoise d'aujourd'hui qui reflète le mieux la conjoncture actuelle de l'art contemporain en Allemagne – et à fortiori la vivacité de la « nouvelle peinture allemande » : globalisée, mobile, plurielle et bigarrée. En effet, capitale de l'Allemagne réunifiée, vivier foisonnant d'artistes, de galeristes et de professionnels de l'art contemporain, Berlin est devenu en une dizaine d'années le lieu d'où rayonne l'art contemporain allemand et une plaque tournante d'envergure internationale. Libéré du poids de son statut d'enclave – chute du mur, réunification et réhabilitation en tant que capitale – cette métropole possède d'immenses atouts : une forte personnalité, une culture populaire et une histoire aussi cosmopolites que rebelles et éclectiques, une jeune scène artistique dynamique, une atmosphère progressiste et expérimentale et d'immenses chantiers ou friches ouverts sur le XXI^e siècle. De quoi s'affirmer comme une place artistique de première importance, une « global city » à l'ère de la globalisation.

Ainsi, « Made in Berlin »² recrute aussi bien des artistes exilés ou simplement de passages dans la capitale que de vrais berlinois, et l'œuvre d'un Jonathan Meese, de Johannes Wohnseifer ou de Michel Majerus fait tout autant partie du paysage berlinois que celle de résidents permanents tels que Franz Ackermann, Andreas Hofer ou Valérie Favre, pour ne citer que quelques noms d'artistes représentés dans cette exposition.



Johannes Wohnseifer, *Prime not painted*, 2004, acrylique sur aluminium, 140 x 100 cm. Courtoisie Johann König, Berlin.

Mais venons-en aux singularités tant mises en avant de cette jeune peinture. À l'image du « village global » berlinois, l'art prisé des Young German Artists³ se caractérise par un mélange de thèmes, techniques, dimensions et perspectives associées dans un même complexe sans hiérarchies, sans ordres, sans fils conducteurs, à la manière anachronique d'un jeu vidéo ou d'un cocktail Molotov, et revendiquant un point de vue individuel sur le monde. À cet égard, cette jeune génération est bien l'héritière du dilettantisme

stratégique d'un Martin Kippenberger, de Werner Büttner ou d'Albert Oehlen qui, dans les années 80, formulèrent un art figuratif, un pot-pourri coloré dont le désabusement provocateur et grossier répondait au malaise général de la petite bourgeoisie allemande, perdue dans les joies du consumérisme de masse et du bien-être individuel. Mais, à la différence de leurs aînés dont le cynisme s'étalait au comptoir entre deux bières, les « jeunes du XXI^e siècle » s'emparent de « grands » thèmes et se parent de sérieux,



Franz Ackermann, *Abschied auf see*, 2000. Huile sur toile, 270 x 540 cm.
Collection particulière. Courtoisie Neugerriemschneider, Berlin. © Paolo Pellion, Turin.



Tim Eitel, *Maik Erklärt*, 2000. Huile sur toile, 140 x 180 cm. Collection Sachsen LB, Leipzig.
Courtoisie Galerie Eigen + Art, Leipzig/Berlin. © ADAGP, Paris 2005.



Martin Kippenberger, *Sans titre*, 1991. Latex, acrylique sur toile, 180 x 150 cm. Estate Martin Kippenberger, Galerie Gisela Capitain, Cologne.

comme ils peignent le plus souvent avec le plus grand professionnalisme. Il ne s'agit plus d'une pratique empruntée à la chronique des chiens écrasés et à la presse populaire, mais à celle du journal télévisé de 20 h.

Les œuvres peintes aujourd'hui font ainsi retour sur l'histoire avec un grand « H », l'histoire mondiale et les grands récits, mais racontés en voie « off » par le « je » du narrateur et mêlés à des éléments à priori anodins extraits du quotidien : un mélange de citations, les unes extraites de la culture populaire, celle des jeux vidéos, des héros de BD, de la télévision, de la mode et de la pub, les autres empruntées aux icônes de l'histoire de l'art moderne, aux grands moments historiques, à la mythologie et même au fantastique (Franz Ackermann, Martin Eder, Valérie Favre, Andreas Hofer, Michel Majerus, Jonathan Meese, Daniel Richter, Dirk Skreber, Johannes Wohnseifer, Ralf Ziervogel, Thomas Zipp, etc.). Un patchwork ésotérique et exemplaire de messages, de motifs et de formes qui, à la manière des posters collés au mur d'une chambre d'adolescent, constitue un monde de valeurs et une affirmation identitaire existentielle.

Cette dernière dimension identitaire, longtemps de l'ordre de la question, est un élément déterminant qui caractérise l'art allemand au point d'en imprégner non seulement la forme, mais aussi le contenu et la valeur commerciale.

Évoquant le goût prononcé de cet art pour la remise en question, Peter Nisbet conservateur au Busch-Reisinger Museum, déclarait qu'il s'agissait là de « l'expression d'un trait d'identité d'un pays, dont l'histoire est particulièrement marquée par les extrêmes ». Et il ajoutait que « la quête constante d'une identité collective est sûrement un élément commun à ces deux sociétés, l'allemande et l'américaine. »⁴

La question de l'identité collective allemande, n'est en effet nullement une singularité de la seconde moitié du XX^e siècle, mais traverse ou transperce de son glaive toute l'histoire – de l'art – allemande. Elle détermine non seulement un usage récurrent dans les œuvres de références et de citations, mais aussi une attitude, un positionnement souvent radical de l'œuvre vis-à-vis de la réalité – même si c'est par le rejet, le doute ou la négation. De là découle notamment le penchant caractéristique de cet art pour le questionnement des liens de la représentation avec le réel et le mythe.

La peinture contemporaine allemande s'inscrit par conséquent consciemment au sein d'une tradition picturale fortement marquée par une radicalité expressive et hantée par une nécessité d'exister qui, tout au moins depuis la rupture que représente pour le XX^e siècle la seconde guerre mondiale, butte à chaque pas sur la question de l'identité collective. Cette



Eberhard Havekost, *Spiel*, 2004, huile sur toile, 55 x 73 cm. Collection Goetz.
Coutoiserie Galerie Gebr. Lehmann, Dresde. © Werner Lieberknight, Dresde.



Martin Kippenberger, *Planschbecken in der Arbeitersiedlung Brittenau*, 1984, huile et silicone sur toile, 200 x 240 cm. Collection particulière.
Coutoiserie Galerie Max Hetzler, Berlin. Estate Martin Kippenberger, Galerie Gisela Capitan, Cologne. © Jörg + Philipp v. Bruchhausen, 2003.

question est devenue après-guerre le thème déterminant de la société ouest-allemande, une sorte de trait de caractère, une cicatrice qui a épousé la forme du corps politique, social et culturel de la République Fédérale d'Allemagne.

Aujourd'hui, elle est tout autant une bannière, un label de qualité dont use le marché de l'art, ainsi que la représentation nationale, pour exporter au prix fort les produits culturels – notamment sur le marché américain, particulièrement réceptif – qu'une sensibilité profonde, un état d'âme, une vision, un masque de Janus, nourris par le mythe et traversés par la tragédie de l'histoire.

MAITÉ VISSAULT

NOTES

- ¹ Le débat sur la mort annoncée de la peinture fut particulièrement fastidieux en France. Peut-être est-ce là le signe d'un ressentiment contemporain vis-à-vis de l'hégémonie en ce domaine d'autres scènes artistiques, notamment américaines et allemandes ? Dans la série des grandes expositions consacrées au thème de la peinture contemporaine, il faut citer *Pittura/Painting – From Rauschenberg to Murakami*, présentée au Musée Correr lors de la dernière biennale de Venise, *Deutsche Malerei 2003*, Kunstverein de Francfort, 2003, *Liebe Maler, male mir...*, Kunsthalle de Vienne, 2002, *Chers Peintres – peinture figurative depuis l'ultime Picabia*, Centre Georges Pompidou, 2002.
- ² Nom donné à une exposition d'art contemporain réalisée au sein d'Art Forum, la Foire d'art contemporain berlinoise en 2004.
- ³ Le titre de cet article, « Young German Artist », fait référence à l'engouement invétéré du marché de l'art international, États-Unis en tête, pour l'art allemand et particulièrement pour la jeune peinture. Cf. *ibid.*
- ⁴ Peter Nisbet, cité par Christian Schaernack, « BOOM : Young German Art », *U-Spot*, 03/2004, p. 9.